

Pégliasco

La croisade de 1064



Fernand Abad

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© Fernand Abad

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Crédit photo couverture: -museums-trust-qYM3UdDslbk-unsplash

Table des matières

Prologue.....	9
1 - Entre délire et réalité.....	17
2 - Entre bonne et mauvaise compagnie.....	27
3 - Le fief de Don Pedro.....	39
4 - Les tourments de la tentation.....	47
5 - La présentation au roi.....	57
6 - Frère et sœur.....	67
7- Don Pedro et Isabel.....	79
8 - Retrouvailles à Castellon.....	89
9 - Le diable en archidiacre.....	99
10 - La destinée d'Eva.....	105
11 - Le désespoir d'un père.....	123
12 - Alquézar, le monde des Maures.....	133
13 - Plan de bataille.....	143
14 - La favorite du wali de Barbastro.....	147
15 - Un évènement inattendu.....	157
16 - Les remparts de Barbastro.....	161
17 - État de siège.....	167
18 - Le wali invoque « el aman ».....	179
19 - La blessure d'un brave.....	183
20 - Les prisonnières.....	189
21 - Le procès.....	199
22 - Les juges de la cour royale.....	211
23 - La sentence du roi.....	223
Épilogue.....	229
Les personnages du roman :	234
LEXIQUE.....	235

Carte de la zone entre chrétiens et musulmans



On voit que c'est nous qui fûmes les barbares à l'égard de l'Orient, quand nous allâmes le troubler par nos croisades. Aussi devons-nous ce qu'il y a de noble dans nos mœurs à ces croisades et aux Maures d'Espagne.

- *De l'Amour* (1822), Stendhal.

Prologue.

Le long de la sierra de Guara, le vent, soufflant parfois en rafale, sur le sentier abrupt tracé à flanc de falaise, obligeait les hommes de la troupe à s'arc-bouter contre la paroi pour éviter de se retrouver projetés en contrebas du canyon. Ici, l'ardeur du soleil du mois de juin se réfléchissait sur la roche, renvoyant des ondes de chaleur. C'était une troupe hétéroclite composée de quelques cavaliers et de piétons, épuisée et silencieuse, qui cheminait péniblement. Les braies et les tuniques déchirées, maculées de sang, révélaient l'âpreté de la bataille. Certains allaient pieds nus, d'autres avaient entouré ceux-ci, de bandes de cuir ou de chiffons. Les hampes qui fièrement avaient supporté les croix et les bannières, servaient à présent à confectionner des brancards et des béquilles. Il y avait des heures qu'ils marchaient depuis qu'ils avaient traversé du côté de Samitier, le défilé de la rivière Cinca, et ensuite, obliqué en direction de la sierra de Guara. Une piste de berger sinieuse permettait de longer la Marche Supérieure, sans passer par les territoires musulmans des taïfas pour parvenir ainsi, par cet itinéraire détourné, à leurs campagnes. Ils revenaient de Graus où, pendant près de deux mois, ils avaient tenu le siège. Malheureusement, au début de mai, alors qu'ils étaient en passe de remporter la victoire, leur roi, Ramiro Ier, avait succombé, victime d'un coup de lance, donné sous sa tente, par un espion musulman déguisé en chrétien.

Ce dernier avait visé l'œil du roi à travers le heaume qui protégeait sa tête. Les troupes du roi Ahmad Al Sulayman de Sarakusta*« la Blanche », avaient résisté et tenaient toujours la cité tandis que les troupes

du roi d'Aragon, paniquées à la nouvelle de la mort de ce dernier, avaient levé le camp dans la plus grande confusion.

Sur ce véritable chemin de croix, des hommes, accompagnés de chevaux et de mules, ouvraient la route en s'assurant d'une main sur un long bâton, l'autre tenant le licol de leur bête. Une autre partie de la troupe restait en arrière, protégeant leur seigneur et les blessés qui avaient réchappé aux combats. Ils avançaient en silence pour ne pas éveiller la curiosité d'un éventuel guetteur ennemi, qui pouvait faire partie de troupes musulmanes ou de l'une de ces bandes ribaudes de soldats déserteurs. Ceux-ci pouvaient vivre, cachés dans l'une des nombreuses grottes de ce défilé.

Les pierres, roulant parfois sous leurs pieds, disparaissaient en s'entrechoquant avec un bruit sec, au fond des gorges grises et blanches trahissant, malgré eux, leur présence. Dans le ciel, de moutonneux nuages blancs filaient rapidement de l'autre côté de la montagne. Seul le cri strident de quelques buses, en quête de proies, résonnait en échos contre le mur de roches veinées de rouge s'étirant au dessus et au dessous des hommes.

La région étant propice aux embuscades, il n'était pas rare que quelque voyageur imprudent se rendant en pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle, ne se fisse dépouiller et assassiner par des brigands de toutes sortes.

Suants et haletants au gré de la pente, les hommes demeuraient sans cesse sur leurs gardes, car ils devaient parfois suivre des passages en terrain

découvert. La main restait à portée de leurs épées, qui, pour plus de commodité, étaient portées derrière leur dos ou bien pendaient dans leurs fourreaux, à flanc de montures. Celui qui en tête, officiait en éclaireur, entr'aperçut au bas d'un éboulis de roches, au milieu de quelques épineux, ce que la faim lui fit d'abord prendre pour un animal de bonne taille. Il pensa avec plaisir au repas qu'il allait pouvoir en tirer avec ses compagnons, quand soudain il se figea. Ce n'était pas un animal mais un homme, qu'il distinguait là, étendu sur le sol. Alertés, Pedro Garcès de Bergua et ses hommes scrutèrent instinctivement les hauteurs qui les entouraient, prêts à se défendre. Ils restèrent là, attendant un événement, mais rien plus ne bougea, hormis les buissons et les branches qui bruissaient sous le souffle du vent du canyon.

— Eusèbio, va donc voir ce qu'il en est, ordonna le seigneur à son sergent.

L'homme s'exécuta, s'approchant prudemment du corps inerte, puis entreprit de le retourner. Un faible gémissement s'éleva. Un visage déformé par la souffrance, recouvert de poussière mêlée de sang séché, lui fit face, ruisselant de fièvre. Ses yeux révulsés semblaient déjà regarder vers l'au d'un -delà.

— Ce pauvre diable n'en a plus pour longtemps, diagnostiqua le sergent d'armes. — Inutile de perdre notre temps avec lui.

— On peut dire que ce n'est pas son jour de chance aujourd'hui, reprirent certains en ricanant nerveusement.

— Ouais, il n'y a pas que nous.

Même la mort était devenue sujette à plaisanterie. Ils avaient vu tant de cadavres, parmi lesquels ils avaient souvent dormi, au milieu de la bataille. Cet incident, banal pour eux, n'était rien de plus qu'un cruel divertissement. Pour une fois ils pouvaient rire aux dépens d'un autre infortuné.

— Non, cet homme n'est vraisemblablement pas un quelconque chrétien observa Alonso Martin, l'écuyer de don Pedro. — Remarquez cette étrange croix en forme de T, brodée au revers de son manteau. Je ne connais rien de ce genre par ici. Il est fort possible que celui-ci soit un religieux, se rendant à Compostelle.

Les hommes se signèrent aussitôt en signe de repentir, comme pressentant sur eux le regard de Dieu, courroucé par leurs propos infamants.

— En ce cas, il s'est sûrement perdu, car il aurait dû prendre plus au nord, souligna don Pedro.

Alonso remarqua aux alentours, des traces qu'il reconnut. Elles étaient plutôt rondes et larges ainsi qu'une touffe de poils bruns.

— Apparemment, celui qui l'a attaqué est un ours. Nous avons dû le déranger car, heureusement pour lui, il ne s'est pas acharné sur cet homme. Quant à son cheval, déduisit-il en apercevant le ballet circulaire de quelques vautours fauve au-dessus d'eux, _ il a dû s'enfuir ou bien tomber au fond du canyon.

Il arrivait souvent que des plantigrades, affamés, s'attaquent aux troupeaux de moutons, quelquefois aux montures des voyageurs ; surtout ceux qui s'aventuraient en solitaire. Il était plus rare qu'ils descendent aussi bas dans les vallées.

Don Pedro fit soulever le corps du blessé ; un flot de sang s'écoula alors du flanc droit, déchiré par les griffes et les crocs.

Grimaçant devant la vilaine blessure, il fit appliquer un morceau de toile de lin, plié en quatre, sur la plaie et confectionner un bandage improvisé autour de la taille du blessé pour maintenir le pansement. Au vu de son état, cet homme semblait être là depuis un bon moment.

Il lui approcha des lèvres une gourde en peau de mouton, pour lui faire avaler un peu d'eau. Il en versa également sur le visage maculé de l'inconnu dont les traits livides révélèrent sa jeunesse. Celui-ci, gardant ses mâchoires crispées, ne rouvrit pas les yeux. Ce soldat de Dieu luttait contre les démons de l'Enfer.

Pour l'instant, c'est tout ce que don Pedro pouvait tenter pour lui. Il ordonna que l'on fabriquât sommairement, une civière que porteraient quatre hommes. Il pensa que si le malheureux tenait jusqu'au village, il conserverait peut-être une toute petite chance de survie, si le Ciel voulait.

Ils reprirent leur marche pas plus rapide. Ils avaient perdu beaucoup de temps et devaient être rentrés avant que la nuit n'obscurcisse complètement leur chemin. Allumer une torche dans ces parages pouvait signaler leur présence. L'écho de la chute d'eau de la rivière se fracassant sur les rochers accompagnait leur pérégrination. Bientôt ils quittèrent les gorges en arrivant près du bourg de Nocito, empruntant le chemin qui remontait vers Laguarda. La nuit étant maintenant, complètement tombée, les hommes marchaient avec

précaution, se guidant uniquement à la clarté de la lune. Dans ces lieux reculés en territoire chrétien, ils se sentaient plus en sécurité. La région leur était ici, familière. Les montagnes, qu'ils connaissaient bien, les protégeaient. Ils en profitèrent pour prendre un peu de repos. L'estomac vide, ajoutant à la longue pérégrination, les affaiblissait et usait leur moral. Il leur restait plusieurs heures de marche avant de parvenir à destination, mais à présent, dans ce pays de connaissance, ils progressaient plus rapidement.

Bientôt, ils devinèrent à travers les crêtes de la sierra d'Hibirque et de Lugera, qu'ils avaient contourné Alquézar. Se dirigeant vers Fiscal, ils remontèrent enfin la vallée d'Ara.

Lorsqu'ils arrivèrent sous les murs de Bergua au milieu de la nuit, une partie de la troupe s'arrêta là, tandis que les autres, allumant des torches, continuèrent vers les hameaux plus éloignés. Les paysans, ainsi prévenus de leur arrivée par la lueur des torches, venaient à leur rencontre et s'occupaient des blessés. Le cortège progressait par à-coups, s'arrêtant devant le village de Basaran, les hameaux d'Escartin ou Cortillas, ou une simple cabane isolée. Dans tous ces foyers, dans ces misérables maisons en torchis, les familles les attendaient avec une impatience mêlée d'angoisse. Qui avait survécu à la bataille et qui avait succombé ? Beaucoup pleureraient la perte d'un père ou d'un frère tandis que d'autres riraient de soulagement. Ils étaient partis plus de deux cents, seulement la moitié revenait.

Arrivés dans l'enceinte d'une haute demeure seigneuriale bâtie en pierres grises, flanquée d'une tour

ronde, don Pedro ordonna que l'on installât le blessé dans sa propre chambre. Par une sorte d'intuition, il devinait que ce jeune homme ne se trouvait pas là par hasard. Il existait des chemins plus faciles, pour traverser la région, habituellement empruntés par les pèlerins se rendant à Compostelle.

En un instant la maisonnée fut en éveil et des torches s'agitèrent dans tous les sens. Don Pedro envoya un serviteur à Boltaña pour qu'il ramène son médecin juif au plus vite. Il fit attiser le feu dans les grandes cheminées car le froid de la nuit dans cette région montagneuse, était mordant. Si son propre corps se réchauffait, son cœur lui, demeurait glacé. Les gens de la vallée étaient des Pyrénéens solides, des gens aussi durs au labeur qu'à la souffrance. Le seigneur de Bergua s'en voulait de n'avoir pu ramener un plus grand nombre de ses hommes qui à présent, lui feraient défaut. Tant d'horreurs inutiles qu'il lui faudrait payer, au jour du jugement dernier, même si l'archevêque de Jaca avait assuré sous les remparts de Graus qu'ils combattaient au nom du Très Haut contre l'infidèle, c'était quand même d'abord pour lui, le seigneur de Bergua, que ces hommes mouraient. Voulant marquer son attachement et sa fidélité à son roi Ramiro, il les avait entraînés avec lui. Menant une troupe importante, il avait ainsi voulu, par orgueil, tout comme l'avait fait auparavant son père, Fortun de Bergua, montrer toute l'étendue de son autorité sur la vallée. Cependant, concéda-t-il, il n'était peut-être pas, aussi bon soldat que ce dernier et en gardait, dans la bouche, un goût amer. Il se versa une pinte de ce vin légèrement acidulé provenant de ses

vignes, pour tenter de le faire passer. Il s'écroula sur la table de fatigue, avant même de finir son gobelet.

Son sommeil fut rempli de cauchemars. Il rêva de son père qui venait le forcer à avancer dans la bataille, en l'invectivant durement. Puis il revit le visage et les affreuses blessures de certains de ses hommes, morts, le sang emplissant leur bouche et coulant à la commissure des lèvres. Il se réveilla en sueur et s'assit sur sa couche. Quelqu'un l'avait couché sans qu'il s'en rendît compte. Il resta longtemps éveillé, tentant de chasser les fantômes de sa nuit éprouvante. Plus tard encore, lorsqu'il se rendormit, il rêva d'Isabel, sa tendre épouse. Celle-ci lui caressait la tête en lui murmurant des mots qu'il ne comprenait pas, cependant que des larmes coulaient de son visage.

Lorsqu'il se leva, ce matin-là, il ne se rappelait que du rêve d'Isabel, et cela le poursuivit toute la journée. Il pensa confusément qu'elle lui envoyait sans doute un message d'outre-tombe, mais lequel ?

1 - Entre délire et réalité.

Dans la chambre seigneuriale, lorsque le blessé rouvrit les yeux, son regard brouillé entrevit d'abord au-dessus de lui, des solives sur lesquelles dansaient de grandes lueurs noires et rougeoyantes. Il crut entendre la voix du démon soufflant des incantations presque inaudibles à son oreille :

« Aztahar, sous l'étoile du Centaure, ... Shaari Moth, tes portes seront toujours fermées, ... Tzelmoth, chasse les ombres et tes servantes, ... ha brachah dabarah, ... par le sang du serpent, ... Qu'il te plaise, ô Yihieh, de faire prospérer mes voies, mes pas et mes actes... ». Le tout mêlé d'effluves aigres et de parfum d'encens.

Pris entre rêve et réalité, il lança, comme dans un geste de défense, son bras au-dessus de son visage, ce qui eut pour effet de lui arracher une douleur atroce du côté droit. Une grande lame brûlante semblait lui avoir transpercé les côtes jusqu'au cœur. La douleur le fit s'évanouir. Quand il vint à nouveau à lui, les ombres malfaisantes avaient disparu, laissant place à un rayon de lumière blanche éclairant des murs recouverts de tentures colorées. Sa gorge asséchée lui rappela la soif qui le tenaillait. Il voulut appeler, mais il n'émit qu'un vague gémissement. Il entendit alors une voix féminine près de lui qui s'écria :

— Frère Iago, il se réveille.

La main d'une jeune femme passa devant ses yeux grands ouverts, lui épongeant le front avec de l'eau fraîche parfumée. Un instant après on lui approcha une écuelle d'eau des lèvres qu'il aspira avidement, ses yeux

fiévreux entrevoyant un visage féminin encadré de longs cheveux dorés qui le surplombait sur sa couche.

— Oh ! Lucia... Lucia... répéta-t-il en posant un regard vague sur la jeune fille, — où est père ?...

— Doucement, ne vous agitez pas Messire, vous allez rouvrir la blessure.

Le blessé fit un effort sur lui-même pour tenter de comprendre ce qui lui arrivait.

Un petit homme courtaud, au regard étonnamment vif, détonnant par rapport à son visage affable sous un crâne tonsuré, se tenait debout au pied de sa couche. Il était vêtu d'une longue chasuble de bure sombre, agrémentée d'un crucifix de bois pendu à son cou. Agenouillé au pied du lit, faisant face au blessé, la tête baissée sur ses mains jointes, le religieux psalmodiait des prières à tous les saints, égrenant une à une avec son pouce, les perles de son chapelet. Il ponctuait chaque nouveau psaume par un signe de croix. C'est ainsi que le blessé fit la connaissance, pour la première fois, de frère Iago.

Sentant sur lui le regard du jeune homme, le moine le regarda en souriant.

— Il semblerait que vous voilà à nouveau parmi nous. Je priais pour votre rétablissement. Je suis le frère Iago dit-il en se rapprochant du blessé.

Ce dernier essayait avec peine de rassembler ses idées. Il articula :

— Mon père, bénissez moi. J'ai entendu le diable... murmurer près de mon oreille. Il était si près de moi que je pouvais sentir son haleine putride, confessa-t-

il d'une voix faible, sa main agrippant la manche du frère.

— Le diable ! sursauta le frère Iago en se signant trois fois, — ce n'est pas possible, le diable, ici ? C'est certainement la fièvre qui vous a joué des tours.

— Non, c'est comme je vous le dis, mon père, repris avec conviction Pégliasco, essoufflé, je le sentais même fouiller mes entrailles pour m'arracher l'âme.

« *Sans doute l'effet des drogues de Hayim* », pensa le moine.

Le frère Iago prit le parti d'en sourire, tentant ainsi de rassurer le blessé.

— En effet s'il y avait quelque diable dans cette pièce, ce n'était que notre médecin, Hayim. Certes, il use avec ses imprécations, de signes cabalistiques et de magie, mais il arrive à guérir pratiquement toutes blessures ou maladies.

— La magie ? reprit d'un air hagard l'inconnu, — mais, cela s'appelle de la sorcellerie... par la Sainte Croix, cela... cela est puni par l'Église.

Il apparut que, de toute évidence, l'homme était effrayé. Ses phrases, hachées par un souffle court, témoignaient de sa souffrance et du trouble dans son esprit.

— Allons, allons, calmez-vous. Il n'y a point de sorcellerie dans tout cela. Sa médecine est efficace et il sait également opérer et confectionner des onguents avec des produits qui, certes, empestent parfois, mais rarement il a laissé échapper la vie d'entre ses mains. Heu !... pour ce que j'en sais en tous cas, acheva-t-il caustiquement, comme pour lui-même.

Le blessé n'entendit pas la fin de la phrase. Il avait refermé ses yeux rougis de fatigue et s'était rendormi d'épuisement.

« *Pauvre bougre, songea le frère Iago, il n'a pas encore l'esprit très clair. On le serait à moins avec une profonde blessure et les drogues du médecin* ».

L'homme d'Église était plutôt un pragmatique, trait de caractère rare, pour un clerc de campagne. Bien sûr, la croyance populaire en la sorcellerie était tenace, mais la fréquentation des hommes de science, tels qu'Hayim, lui avait appris à modérer celle-ci. Plus tard, lorsque le blessé se réveilla, la fièvre semblait l'avoir enfin quitté. Des personnages, qu'il voyait pour la première fois, se tenaient près de lui.

— Où suis-je ? Qui êtes-vous ? parvint-il à prononcer.

— Je suis Hayim ibn Aboudara, médecin, répondit la voix éraillée d'un homme d'un certain âge qui venait de se pencher vers lui.

— Vous êtes chez don Pedro Garcès, seigneur de Bergua, Messire. Voici sa fille Eva, qui a veillé sur vous pendant les trois jours où vous avez déliré sur cette couche.

— Trois jours, mais...

Tout en répondant, l'homme voulant se redresser sur son séant, provoqua à nouveau une vive douleur issue de sa blessure.

— Ne vous agitez point, Messire, reprit Hayim,

— votre blessure est profonde et vous avez perdu beaucoup de sang.

— Mais, ça tire horriblement sur ma chair, répliqua le blessé, le souffle court.

— C'est normal. J'ai dû cautériser la plaie pour arrêter l'hémorragie.

Assise à la gauche de la couche, Eva ne parlait pas, mais son regard ne quittait pas le visage extrêmement pâle et luisant de sueur du jeune homme.

Un homme d'assez grande taille entra dans la pièce et se planta au pied du lit tandis qu'Hayim s'inclinait pour le saluer.

— Je suis don Pedro Garcès, et je suis heureux de vous trouver de retour parmi nous.

— Je suis Pégliasco de Luca, chevalier de la Confrérie d'Altopascio, en Toscane, répondit le blessé, d'une voix qu'il aurait voulu plus affermie. — Je vous suis très reconnaissant de m'avoir porté secours. Je vous dois la vie et reste en cela votre humble débiteur.

Don Pedro planta son regard dans les yeux de Pégliasco comme pour déchiffrer son âme.

— Ne me remerciez pas, cela est naturel. Vous avez eu de la chance. L'ours qui vous a attaqué a du être dérangé par notre arrivée et n'a eu le temps de trop s'acharner sur vous. Reposez-vous pour l'instant. Nous avons invoqué Dieu et la Vierge Marie dans nos prières pour qu'ils vous gardent en vie. Nous nous reverrons plus tard.

Il prit congé de son protégé et lui souhaita de se rétablir promptement, puis, se ravisant au moment de sortir de la pièce, il ajouta :

— Vous me feriez un extrême honneur en partageant notre repas dès que vous aurez retrouvé assez

de force, et que votre blessure vous le permettra. Ce n'est pas tous les jours que j'ai un Chevalier toscan en ma demeure.

À ce moment, don Pedro marqua un temps d'arrêt et toussota à l'adresse de sa fille. Comme tout à coup, tirée de sa rêverie, cette dernière détacha son regard du chevalier. Elle se mit à rougir de confusion et se hâta de rejoindre son père hors de la pièce.

Pégliasco prenait à présent de plus en plus conscience de son environnement, cherchant à revenir à la réalité. Son regard effectua le tour de la pièce. Celle-ci possédait une gémisée* romane par laquelle pénétrait le jour qui se teintait déjà de la couleur rouge dorée du couché estival, inondant l'encadrement de pierre de l'ouverture. La couche, sans ciel de lit, lui permettait d'admirer, au-dessus de lui, les solides poutres de bois qui soutenaient le plafond décoré de fresques colorées, représentant un ciel bleu parsemé d'étoiles. La chambre était tapissée de grandes tentures qui reproduisaient des motifs de vie champêtre. Pégliasco se tourna vers Hayim, le médecin, qui procédait au rangement de ses fioles et de divers pots d'onguents.

— Je dois aussi vous remercier pour votre secours. Sans votre science et l'aide de Dieu, je ne serai sûrement pas sorti d'affaire.

— Vous devez surtout votre vie au fait que Messire don Pedro cheminait par là. Le Tout-Puissant a fait le reste, répondit modestement le médecin.

Hayim était un homme qui s'exprimait peu et ne lâchait qu'avec parcimonie, chacune de ses paroles. C'était devenu une seconde nature chez lui, née de

l'obligation de parler souvent à mots couverts pour ne pas éveiller la suspicion ou la méfiance. D'origine juive séfarade, il était un protégé du seigneur Galindez et se partageait entre la cour de Boltaña, d'Ainsa et les villages de la région.

Les juifs avaient des rapports complexes avec le reste de la population et devaient souvent composer avec les chrétiens ou les musulmans. Hayim ibn Aboudara ne pratiquait sa langue et la Torah*, que lui dispensait le rabbin de la synagogue, qu'au sein de sa communauté. Cela lui permettait de préserver son âme et de donner un sens à sa vie. Il aimait aussi s'imprégner des mystères de la Kabbale*. Il n'oubliait jamais de rendre grâce à Dieu de lui avoir procuré l'étrange pouvoir de comprendre et exercer les sciences. Grâce à ce savoir, il bénéficiait, ainsi que sa famille, de certains privilèges qui lui permettaient de vivre aisément.

Il jeta un dernier coup d'œil sur son malade et s'éclipsa si discrètement que Pégliasco, perdu dans ses pensées, ne s'en aperçut même pas. Il tremblait encore du froid que lui procurait la fièvre.

Une servante entra, apportant une écuelle de bouillon que Pégliasco avala quasiment d'un trait. Le liquide chaud coulant dans sa gorge et les paroles de réconfort du seigneur de Bergua, finirent par entraîner le jeune chevalier dans un sommeil apaisé.

Plusieurs jours passèrent ainsi, entrecoupés par les visites du frère Iago ou de don Pedro, dont les courtes apparitions attestaient d'un emploi du temps chargé. Pégliasco, estimant qu'à présent il se sentait mieux, souhaita partager une modeste cellule à l'ermitage.